

acheter la complaisance de sa femme ; mais elle la mit à trop haut prix.

— Que dites-vous, Francesca ? avez-vous perdu la raison ? sommes-nous des princes ? ou Hortense est-elle notre sœur, qu'il vous vienne à l'idée de la doter ?

— Oh ! ce n'est pas une somme considérable qu'il me faut... c'est quelque chose pour ajouter à sa trop médiocre fortune. Un bon parti qui lui plaît et lui convient se présente ; mais le jeune homme dépend de son père, qui exige, pour donner son consentement, une dot de cinquante mille francs. Hortense n'en a que trente : vous voyez bien qu'une vingtaine de mille francs assurera le bonheur de deux personnes.

En vérité, je regrette qu'il vous soit venu une idée aussi singulière ; car j'aurais été heureux de mettre autant d'empressement à vous être agréable que vous en mettez, j'espère, à faire ce que je désire !... Mais ce que vous demandez est de la folie !... Que vous fassiez à votre amie un cadeau lors de son mariage, rien de mieux ; et pour vous montrer toute ma bonne volonté, je vous remettrai vingt-cinq louis.

— Non, Hortense n'a pas besoin d'un présent de ce genre, et ne l'accepterait pas. Je n'espérais même contribuer à son bonheur que mystérieusement, et par l'entremise de son tuteur. Je compte encore, Hermann, que vous...

Hermann se leva.

— Quand je le voudrais, ce serait impossible : je n'ai pas cette somme à ma disposition. Les nouvelles entreprises auxquelles je me suis associé ont employé tout l'argent que j'avais de libre, et même m'ont fait prendre des engagements...

— Qui peut-être compromettront votre fortune !

— Ne craignez pas cela, reprit-il avec un sourire de confiance. Je ne suis pas de ces gens qui sont dupes dans les affaires.

Francesca, qui avait eu peur de le voir se ruiner, ne put se défendre d'une autre frayeur en voyant l'expression de sa figure...

Elle se contraignit pour dire d'un ton amical :

— Hermann, voilà, dites-vous, une partie de votre fortune engagée dans les affaires qui doivent l'augmenter : l'héritage qui m'est venu passe deux millions, et je n'ai jamais désiré ni demandé pour moi rien au delà de la modeste pension que vous-même avez fixée. Je m'engagerai, si vous le voulez, à ne vous jamais rien demander de plus. Mais accordez à ma prière une somme de vingt mille francs qui peut faire deux heureux.

— Je ne vous croyais pas, je l'avoue, une semblable prodigalité : il est bien heureux que le mari soit seul maître de la fortune ! il ne vous faudrait pas long-temps pour nous ruiner !... Et Hermann, avançant dédaigneusement la lèvre inférieure, grimace qui lui était familière quand il commençait à être de mauvaise humeur, se mit à répéter entre ses dents quelques mots méprisants sur le peu de bon sens des femmes, leur luxe et leurs folies.

Ils avaient passé au salon. Hermann s'était assis nonchalamment dans un fauteuil, et il ne disait plus rien.

Francesca était restée debout, appuyée sur le marbre de la cheminée.

Il y avait du dédain sur le visage d'Hermann...

Il y avait du mépris sur le visage de Francesca.

— C'est sans doute avec votre mère que vous avez formé ce beau projet, dit Hermann ; car il avait d'instinct de l'éloignement pour cette femme : il sentait qu'elle avait droit au bonheur de sa fille, et il lui en voulait du chagrin qu'il devait lui causer.

Francesca se retint et ne répondit pas.

— C'est toujours ainsi ! Un homme n'a pas de plus grand

ennemi que sa belle-mère. Elle donne sans cesse des conseils à sa fille contre son mari... C'est à elle que je dois votre mauvaise humeur habituelle.

— Hermann, dit Francesca, que l'accusation portée si vivement contre sa mère avait frappée au cœur, Hermann, n'accusez pas ma mère.

— Et qui donc puis-je accuser ? reprit-il avec colère ; car vous n'avez ni les sentimens ni les idées qu'un homme doit attendre de sa femme. Je vous trouve toujours contraire à tous mes intérêts, opposée à tous mes projets.

— Vous m'avez vue tout à l'heure disposée à ce que vous souhaitiez ; j'avoue que j'y mettais une condition.

— Impossible, je ne donnerai pas cette somme, parce que je dois veiller sur votre fortune que vous voulez follement dissiper... Vous irez ce soir chez Mme d'Herby, parce que je le veux, et que c'est dans votre intérêt comme dans le mien. Votre devoir est de m'obéir.

— Hermann, écoutez-moi... Ne pensez pas m'effrayer (et elle tremblait)... je ne suis pas aussi faible de cœur que vous le pensez. Je ne parlerai pas de vous à Mme d'Herby ; je ne servirai pas vos plans ambitieux... S'ils portaient d'un noble principe, si vous désiriez vous mêler aux affaires publiques pour être utile à votre pays, servir les intérêts des malheureux, ou contribuer à la gloire de la France, je ferais taire tout souvenir des torts que vous pouvez avoir envers moi, et je seconderais vos desseins. Mais quelque ignorante que je sois des choses de ce genre, je sais qu'il est de notre temps des gens qui essaient de colorer les plus basses passions de l'apparence du zèle pour le pays, qui n'a pas besoin d'eux, et dont eux ont besoin : d'autant plus avides qu'ils sont plus riches, ils veulent à tout prix grossir leur opulence des sueurs du peuple et de l'impôt levé sur ses besoins.

Ils veulent la domination, la grandeur, la puissance, et ne craignent pas de les extorquer en affichant des idées toutes contraires. Ils se revêtent de principes libéraux, comme d'un déguisement qui leur permet de passer à travers la foule pour la tromper, jusqu'à ce qu'ils puissent l'asservir... Je ne contribuerai pas à vous aider dans un tel projet.

Votre naissance, vos idées, et des bienfaits reçus vous attachent aux souverains proscrits.

Restez fidèle à votre vie passée : vous n'aurez pas la puissance, mais vous aurez l'estime. Moi seule, Hermann, je pouvais vous parler ainsi ; car, comme vous le disiez tout à l'heure, nos intérêts sont communs : vous disposez de la fortune et de la réputation de tous deux ; soyez donc aussi soigneux de l'une que de l'autre. J'ai cru de mon devoir de m'expliquer franchement, et maintenant je me retire.

C'était la première fois que la faible et douce Francesca tenait un semblable langage. Il devait surprendre et irriter Hermann ; mais sa colère se traduisit en amers et injurieux sarcasmes sur la jeune femme et sur sa mère.

Il la retint pour exhaler une haine profonde et un ressentiment dont il la menaça de faire rejaillir les effets sur tout le reste de sa vie. Francesca avait fait un grand effort sur elle-même en exprimant à son mari les craintes qui plus d'une fois l'avaient déjà alarmée. En apprenant à connaître son caractère, elle avait bû le ciel d'être seul à le connaître ; et il lui avait fallu six mois pour se décider à confier un secret que le cœur maternel devait ensevelir à jamais.

Dans ce moment, quand Francesca vit l'ambition nouvelle d'Hermann la menacer d'associer le public à la connaissance